

La Maison-Dieu, 199, 1994/3, 29-35

Jean-Claude MENOUD

CHANTER DANS LE RITE

J'AI encore dans l'oreille la qualité sonore et la plénitude vocale de l'assemblée de ma petite paroisse chantant le matin de Noël le cantique qu'elle redécouvre avec bonheur parce qu'elle le retrouve chaque année... fidèle au rendez-vous. Ce jour-là, comme le ciel et la terre, comme la gloire et la paix, le chant et la voix s'épousent : « A pleine voix, chantons pour Dieu » !

« À pleine voix » ?

Certes, la voix des chrétiens qui célèbrent Noël n'est pas ordinaire, elle est riche d'une charge émotionnelle et d'une densité théologique incomparables. C'est pourtant ce souvenir sonore, annuellement entretenu, qui m'encourage à réfléchir à cette relation théoriquement évidente, mais pratiquement difficile entre le rite et la voix. « Comment chanter » pour méditer, acclamer, adorer ? et pas seulement « que chanter » ? Un chant bien écrit et bien composé pour la méditation ne fabrique de la méditation que s'il passe à travers une voix « méditante », et un corps disposé à la faire naître.

C'est la description simplifiée de cette traversée, de ce

passage obligé du chant rituel par la voix et par le corps pour qu'il devienne geste efficace et signifiant que je me propose de faire brièvement. Pour cela, je me contenterai d'explorer les trois grandes situations liturgiques que sont l'acclamation (et la supplication), la méditation et la confession de foi.

- *L'acclamation et la supplication*, parce que le geste vocal dominant qu'elles impliquent est de l'ordre du cri spontané (ou presque), directement adressé au Père, au Fils ou à l'Esprit.
- *La méditation*, parce qu'elle nous met et nous maintient en relation entre nous et avec Dieu, par le contact avec la Parole biblique ou hymnodique qui travaille en nous. C'est donc un geste vocal très particulier.
- *La confession de foi*, enfin, parce que sa dominante est de nous rassembler et même de nous mobiliser tous pour accueillir, célébrer et transmettre le mystère de la foi. L'attitude vocale qui lui correspond est encore bien différente des deux situations précédentes !

Acclamer, supplier...

De quoi s'agit-il ?

Que fait-on lorsqu'on acclame, lorsqu'on supplie ? Avant tout, on se tourne vers quelqu'un, « on en a après lui », comme on dit en Franche-Comté. Celui qui acclame ou qui supplie sort de chez lui, quitte son univers, et se porte vers un autre. Le voici comme en transit, car il n'est jamais sûr de l'aboutissement de son cri de joie... ou de révolte. C'est un homme qui se met dans une situation précaire. Même si j'acclame pour me faire bien voir, ou si je supplie pour obtenir des gages, c'est-à-dire pour renforcer ma sécurité, ce geste signe une sorte de déstabilisation... qui va se traduire vocalement.

La voix de celui qui acclame ou supplie est le principal véhicule, vecteur, support... de ce transport. Le son qui la caractérise serait plutôt celui d'un objet lancé qui, suivant sa trajectoire, va son chemin vers sa cible. La qualité essentielle

de cette voix, c'est d'échapper totalement à son auteur pour atteindre son destinataire. Une telle voix se perd sans retenue et sans précaution, elle refuse toute délectation d'elle-même, elle ne se replie ni ne s'enroule dans ses propres résonances. Elle n'attend pas d'écho et ne cherche pas l'effet. C'est une voix pure et... ascétique !

Pourtant, même si, dans ce cas de figure, il est clair que ce n'est pas le texte et son message qui confisquent le sens, mais plutôt la direction et le mouvement même de l'acte, on doit faire grand cas des mots utilisés. Ce sont, en effet, les grands vocables de la foi, les noms de Dieu : Jésus, Seigneur, Père, Esprit-Saint...

Comment ne pas les soigner tout particulièrement ! Pas tellement et pas seulement au nom d'une piété ou d'une « politesse religieuse » personnelle, mais surtout parce que, dans une célébration, ils résonnent publiquement, de bouche à oreille... et d'oreille à bouche. À force d'entendre Dieu, vocalement nommé avec une considération familière, mais sans vulgarité, je suis éduqué aux « bonnes » relations avec lui ! Et j'apprends, à travers ces conduites vocales, que Dieu est tout à la fois « Avec nous » et « Tout-Autre que nous ».

Inversement, je peux être éduqué aux mauvaises relations avec lui, soit que je l'entende prononcé et chanté comme un « petit copain », soit que je l'entende nommé et appelé comme « un grand Seigneur ».

L'assemblée qui acclame et qui supplie est hautement interactive et, à ce titre, comptable de l'identité de Celui en qui elle croit.

Comment chanter ?

Pratiquement, la voix de l'acclamation et de la supplication est une voix non travaillée, c'est-à-dire sans recherche ni souci d'embellissement particulier, genre « *bel canto* ». Elle se situe dans la logique du cri ou du gémissement : c'est essentiellement l'énergie du souffle qui en façonne le son (surtout dans le cas d'une litanie). C'est donc un son « brut de décoffrage » qui, pour se libérer, requiert une bonne ouverture corporelle (cage thoracique, pharynx, cavité buccale,

résonateurs...) et une bonne capacité de propulsion (un air vif, c'est-à-dire sous pression diaphragmatique), deux qualités qui en supposent une troisième : la solidité des appuis au sol. Quant à la question de l'intensité sonore, elle me semble toute relative : on ne doit pas se croire obligé de hurler les alléluias, ni de murmurer les « Seigneur, prends pitié ». Cela dépend de la musique, du lieu et du style. Mais, ce qui n'est pas secondaire, c'est la tonicité vocale, signe évident d'une réelle présence à l'acte, qui ici est décisive.

Méditer

De quoi s'agit-il ?

Méditer en célébration (avec le psaume responsorial, d'autres psaumes, ou avec les hymnes de caractère méditatif) est une action relativement complexe qui exige une attention soutenue et un investissement important, au plan personnel comme au plan collectif. Il s'agit, en quelque sorte, de lutter avec un texte (littéraire et musical), jusqu'à se laisser vaincre et même blesser par lui. Ceux qui ont le courage de méditer sont tous de la tribu de Jacob (Gn 28, 10-22) ! On peut distinguer trois phases dans cet étonnant corps à corps.

Tout d'abord, en naissant comme parole à travers le son et grâce à la voix que nous lui accordons, le texte vient à nous. Dans la logique de son déroulement tranquille, on laisse au sens le temps nécessaire à son dévoilement. C'est en quelque sorte le texte qui a l'initiative, même si cela semble absurde... et celui qui médite doit bien se garder de s'en emparer, il doit au contraire se laisser rejoindre par lui et l'héberger pacifiquement dans sa propre voix. Pour les Occidentaux soucieux d'efficacité et de rentabilité que nous sommes, cette voie est difficile !

La seconde phase est celle du travail du texte. Comme une rivière souterraine, il creuse en nous son lit. Le flux des mots qui passent et repassent, qui retailent et rabotent, ravalent et ravinent, fait en nous et au milieu de nous son œuvre de

vie... jusqu'au moment où la Parole produit son fruit et où le croyant fait son miel ! Et c'est la troisième phase. Quelle voix faut-il pour qu'il en soit fait ainsi ?

Comment chanter ?

La voix qui médite est avant tout une voix à l'écoute de ce qu'elle transporte, jamais à l'écoute de son propre écho ! Désintéressée d'elle-même, elle refuse de s'écouter parler... et cela s'entend. Il y a en elle, en effet, comme une distance, une hésitation, signe d'une recherche constante de simple adéquation au texte (littéraire et musical) qu'elle transforme en parole.

C'est aussi la voix d'un homme qui « dit pour soi », qui, en le disant, se laisse convaincre par ce qu'il dit, sans chercher à convaincre les autres qui, dans cette entreprise, ne le concernent pas. En effet, même s'il y a production sonore collective, et donc influence vocale mutuelle, cela n'est pas directement voulu dans l'acte de méditer, c'est seulement une sorte de conséquence indirecte mais tellement positive. Car, quelle grâce et quel soutien lorsque je perçois la voix d'un frère qui chante ainsi ! C'est elle qui me remet dans le bon chemin, si d'aventure je m'en étais égaré. Malheureusement, nous ne le savons que trop, l'inverse est vrai, et tout aussi efficace.

C'est donc une voix sous haute surveillance qui contrôle en permanence au moins son intensité et son débit.

Son intensité, car elle doit résonner dans le « *no man's land* » qui à la fois sépare et relie l'intériorité et l'extériorité, l'expression et l'impression, l'individuel et le collectif. C'est donc une intensité contenue, retenue, qui résiste au laisser-aller d'un son « gros-grain », épais et lourd, non calculé, non calibré. Mais cela ne signifie pas pour autant une voix à mi-voix, qui a peur du son, systématiquement piano ou détimbrée. Cela dépendra toujours des textes et des musiques, c'est-à-dire de l'intention de l'auteur et de sa bonne compréhension du rite.

Son débit, car dans cette opération complexe, le temps et son déroulement sont déterminants. En général, quand on médite, on va toujours trop vite, et la parole n'atteint pas son objectif. Il y a donc nécessité d'un contrôle mental qui conduise le débit et régule le souffle. Ce contrôle mental est

essentiellement un travail d'anticipation et de sauvegarde : anticiper pour que le parcours du texte soit intelligent, reconnu pour être mieux effectué ; sauvegarder c'est-à-dire maintenir le style, l'atmosphère, bref, l'identité de l'action en cours.

Confesser la foi

De quoi s'agit-il ?

Dans notre propos, cette acception est large, elle désigne le rapport du chant et de la foi lorsque précisément une assemblée est en train de se constituer en assemblée croyante par l'exercice de son chant collectif. Le cas de figure inclut donc, par exemple, tout ce qui est hymnique dans la mesure où s'y dégage une conscience collective et s'y retrempe une identité. Ici, les effets directs du chant sont libérés et l'incidence de chaque voix sur ses voisines (et *vice versa*) est cultivée, sans doute parce que la musique l'emporte sur le texte. Bien sûr, l'acclamation, la supplication, et la méditation n'en sont pas absentes : on s'adresse directement à Dieu en le nommant et on se laisse travailler par le texte que l'on profère, mais cela se fait dans un contexte lyrique et expressif tel que ces dominantes emportent le morceau et imposent la tonalité générale. Le cas du *Gloire à Dieu* est exemplaire.

En fait, l'assemblée se donne un grand corps sonore pour donner corps à sa foi. C'est ce corps sonore lui-même qui joue alors le rôle de médiateur entre le croyant et son Dieu et, dans ce sens, il me semble que le rite de la confession de foi est un véritable signe sonore de l'Église-communion. C'est la voix du frère qui, d'une certaine façon, en devient le sacrement en en constituant le ciment. Pour que cette interactivité s'épanouisse, quelle voix et quelles dispositions corporelles faut-il ?

Comment chanter ?

Par goût du jeu de mot, je dirais volontiers que la voix de la confession de foi rend célèbres ceux qui célèbrent, alors que les deux voix précédentes rendent célèbre plutôt Celui

qu'elles célèbrent. On a quitté le domaine du cri, vocalement non travaillé, on s'est éloigné des frontières de l'intériorité rendue sonore par l'acte vocal méditatif qui, lui, est très préparé, et voici que nous entrons dans le royaume de l'expression et du lyrisme : en chantant, nous nous mettons en scène, c'est le moment du chant par excellence. Du point de vue de l'œuvre écrite, auteur et compositeur ont travaillé à libérer rythme et mélodie, tant dans le texte que dans la musique. Du point de vue du chanteur qui s'en empare, la voix va se charger d'émotion en prenant de l'expansion dans l'espace où elle résonne, alors que, dans le cas de la méditation, elle occupait et... s'occupait du temps, en priorité. C'est dire qu'une telle voix ne résiste pas au plaisir qu'elle tire d'elle-même, et cela s'entend : c'est une voix heureuse, épanouie. Elle ne succombe pas pour autant au narcissisme qui la guette, car elle trouve et prend sa place dans le concert des autres voix. C'est une voix qui reçoit celle d'autrui comme un appel et un renfort. Le son des autres en est à la fois le réceptacle et le promoteur. Elle n'est pas dépourvue de contrôle, mais c'est une sorte de régulation cybernétique qui la conduit.

Pratiquement, cela exige de la personne qui chante une grande qualité d'ouverture, de générosité et de force.

- *L'ouverture* du corps et de l'esprit qui comporte à la fois une aisance physique suffisante et une vraie disponibilité à l'acte et aux autres.
- *La générosité* d'un être qui se livre sans restriction à l'attraction du mystère de Dieu en se confiant à la voix de l'Église.
- *La force* d'un chant qui, en refusant toute grandiloquence, se reconnaît non pas à la grosse voix qui écrase et domine, mais à la voix solide et tonique parce qu'elle sait qu'elle va loin, très loin, au-delà même du son qu'elle produit.



À pleine voix ? Oui, si cela signifie accueil de la diversité des sens qu'offre le chant liturgique ; oui, si cela s'adresse à la plénitude de nos sentiments comme à leur diversité ; oui, si elle donne aux corps — et à tout le corps qu'est l'Église — d'exprimer la plénitude des mystères qu'ils célèbrent.

P. Jean-Claude MENOUD